

PETER CAREY

# Le Virus de l'amnésie

roman traduit de l'anglais  
par Johan-Frédéric Hel Guedj

*ACTES SUD*



*pour Frances Coady*



## PREMIÈRE PARTIE



C'était une soirée de printemps, à Washington, une fraîche matinée d'automne à Melbourne. Il était exactement vingt-deux heures GMT quand un ver informatique a pénétré dans les systèmes de contrôle pilotés par ordinateurs de centaines de prisons australiennes et déverrouillé les serrures d'une multitude de centres de détention, y compris quelques sites carcéraux dont le hacker ne pouvait connaître l'existence. En cette année 2010, les dispositifs de sécurité des prisons australiennes étant presque tous conçus et vendus par des entreprises américaines, ce ver informatique a donc immédiatement infecté 117 établissements pénitentiaires du réseau fédéral des États-Unis, 1 700 centres de détention et plus de 3 000 prisons de comtés. Partout où il allait, ce ver se propageait dans les profondeurs, dans l'obscurité, tel un feu de brousse calcinant les arbres par la racine. Chaque fois qu'il atteignait sa destination, il s'annonçait en ces termes : L'ENTREPRISE EST PASSÉE SOUS NOTRE CONTRÔLE. L'ANGE TE DÉCLARE LIBRE.

Ce message et d'autres plus élaborés ont été lus, en anglais, par des gardiens au Texas, des sous-traitants en Afghanistan et au Kurdistan, dans des centres de rétention pour immigrants en Australie, à Woomera, sur des "sites noirs" de la région de Kimberley, dans des centres secrets de transfert aménagés sur une base américaine de transmissions à proximité d'Alice Springs. Certains prisonniers se sont échappés. D'autres ont été abattus. Des Afghans et des Philippins désemparés, un ado indonésien blessé par des échanges de coups de feu, un musulman britannique mourant de déshydratation, tous ces individus, précédemment inconnus,

ont été vus sur les chaînes de télévision publiques, errant sur des routes au milieu de nulle part.

Les écrans de surveillance du pénitencier de Villawood, à Sydney, affichaient un autre message : DANS LA NUIT, L'ANGE DU SEIGNEUR OUVRIT LES PORTES DE LA PRISON, ET LES MENA AU-DEHORS. Mes anciens collègues s'interrogeaient : qu'est-ce que ce langage nous apprend sur l'auteur de cette attaque ?

Je n'en avais rien à cirer. Je m'estimais heureux qu'une actualité suffisamment brûlante m'évince des premières pages des journaux, où j'avais déjà amplement souffert d'être traité de MENTEUR PROFESSIONNEL. Je passais mes journées à la Cour suprême de Nouvelle-Galles du Sud, et je versais cinq cents dollars de l'heure à Nigel Willis, avocat de la couronne, afin d'être poursuivi pour diffamation. Les "heures facturables" de Nigel ne cessant de s'accumuler, on se situait très au-delà du stade où il devenait clair que j'avais affaire à un abruti et que je n'avais plus l'ombre d'une chance, mais réjouis-toi, mon garçon : lui, il misait à 3 contre 2 sur une victoire en appel. Mon conseil était aussi propriétaire d'un cheval de course, mais là n'était pas la question.

En attendant, je n'avais pas grand-chose d'autre à faire que de lire les journaux. LES AUTORITÉS US AFFIRMENT QUE L'ANGE EST UN VER INFORMATIQUE AUSTRALIEN.

— Le prévenu voudrait-il avoir l'obligeance d'expliquer à la cour pourquoi il lit un journal ?

— C'est que je suis journaliste, *milord*. C'est mon métier.

Ensuite, c'est l'état de ma veste en tweed qui a attiré l'attention. Ha, ha, *milord*. Quand le tribunal eut fini de rire, on a levé la séance, le temps du déjeuner, et moi, en ce jour bien particulier, n'étant pas accompagné, j'ai transféré ma petite personne réputée si bordélique en face, au Jardin botanique, où je me suis plongé dans le *Daily Telegraph*. Et là, à deux pas de la rose-raie et au milieu des engrais enrichis au crottin de cheval, j'ai appris que le terroriste, qui, "évidemment", avait d'abord été un mâle catholique fondamentaliste, était maintenant devenu la fille d'une actrice de Melbourne. La traîtresse paraissait bien pâle et bien moins que ses trente ans. Le crédit photo mentionnait Dick Connolly, mais son rédacteur en chef avait photoshopé la fille qui, dans la vraie vie, se révélerait une solide petite



chose montée sur une paire de jambes robuste et énergique, rien à voir avec la femme-enfant du *Telegraph*. Elle était originaire de Coburg, au nord de Melbourne, morne banlieue industrielle oubliée qui, incidemment, avait jadis abrité la prison de Pentridge. Elle s'était présentée à son audience de mise en accusation en *hoodie* noir, les épaules rentrées, un moyen sans doute de dissimuler que notre toute première terroriste de l'intérieur possédait un beau visage.

L'Ange, c'était son pseudo. Gaby, c'était son prénom dans ce qui s'appelait "le monde en chair et en os". On l'a inculpée sous l'identité de Gabrielle Baillieux et je connaissais ses parents depuis longtemps – sa mère était l'actrice Celine Baillieux, et son père, Sando Quinn, député travailliste au Parlement.

Pour ma part, j'ai regagné ma salle d'audience, déprimé non par l'issue de mon affaire, réglée d'avance, mais par la certitude qu'au moment où j'aurais pu espérer connaître mon heure de gloire, je voyais ma vie dans le journalisme réduite à néant.

J'avais publié plusieurs livres, cinquante reportages, un millier de chroniques, traitant surtout de la blessure, du traumatisme infligé à mon pays par nos alliés américains, lors de la crise étatique de 1975. Et, tandis que mes collègues s'empresaient d'en conclure que le hacker cherchait juste à libérer des boat people des geôles australiennes, moi, j'adoptais le même point de vue que nos alliés américains, il s'agissait d'une attaque contre les États-Unis. Pour moi, il a tout de suite été clair que les événements de 1975 avaient été le premier acte de cette tragédie et que le Ver de l'Ange se voulait une action de représailles. Si Washington avait raison, c'était l'affaire à laquelle j'avais consacré une vie entière à me préparer. Et si ces "événements de 1975" vous paraissent obscurs ou énigmatiques, cela ne fait qu'abonder dans mon sens. Ces événements participent tous de "La Grande Amnésie". Affaire à suivre.

À l'audience, ayant écouté mon éditeur se faire proprement étriller par le juge, j'ai vu son visage quand il a finalement compris qu'il n'arriverait même pas à écouler les exemplaires de mon livre en les soldant comme invendus.

— Au pilon ? s'est-il écrié.

— Y compris l'exemplaire qui est entre vos mains.

Les dommages et intérêts s'élevaient à cent vingt mille dollars, à mes dépens. Avais-je une assurance protection juridique ou non ? Je n'en savais rien.

À la sortie du tribunal, dans la foule, c'était le bonheur : on se serait cru un jour de pendaison.

— Hé, Feels, Feels! hurla le type de *News International*. Feelix! Par ici.

C'était Kew Dawson, un petit connard cauteleux qui gagnait sa vie en réécrivant des communiqués de presse.

— Feels, regardez un peu par ici.

— Que pensez-vous de ce verdict, Feels ?

Ce que j'en pensais ? Notre dernier journaliste de gauche venait de se faire pisser dessus, et c'était tombé de drôlement haut. Et quel était mon crime ? D'avoir repris des communiqués de presse ? Non, j'avais signalé une rumeur. Dans le monde des adultes, une rumeur, c'est un "fait", tout autant que la fumée d'un feu. Négliger cette fumée, c'est omettre d'informer sur la menace qui plane dans le paysage.

Et, devant la Cour suprême de Nouvelle-Galles du Sud, c'était de la diffamation.

— Et l'étape suivante, Felix ?

Dévaliser une banque ? Me tirer une balle dans la tête ? Personne ne me livrerait l'affaire de l'Ange sur un plateau, alors que j'étais mieux équipé (notez ça, à la rédaction de *Wired*, magazine en ligne) pour écrire ce papier que tous les gamins futés qu'on embaucherait pour se charger de la besogne. Pour ma part, ainsi que le juge s'était plu à le souligner en évoquant "votre ancien métier", j'étais devenu inemployable. J'avais longtemps été un reporter de premier plan, un chroniqueur, ce qu'on appelait un journaliste d'investigation. J'avais été un pilier de la presse parlementaire de Canberra, où mes "rumeurs" avaient exercé un peu d'influence. Je crois qu'un Alan Ramsey, notre grand aîné, avait même pu m'apprécier. Durant une courte période, au milieu des années 1970, j'avais présenté *Drivetime Radio*, la tranche matinale sur ABC.

J'étais père de famille, lesté d'un emprunt immobilier qui frisait le ridicule. J'étais donc devenu scénariste et romancier du dimanche. J'avais écrit à la fois sur des sujets historiques et de

la satire politique, des thrillers, des enquêtes policières. L'adaptation à l'écran de mon roman, *Barbie et les Têtes de Mort*, avait fait l'objet d'un atelier dans le cadre de l'Institut Sundance, du nom du festival du film indépendant, créé par Robert Redford.

Mais au milieu de tout ceci, j'avais beau multiplier les courbettes pour obtenir une "mise de fonds initiale" de l'Australian Film Commission, je restais un socialiste et un serviteur de la vérité. J'avais été attaqué en justice à quatre-vingt-dix-huit reprises, avant qu'on ne réussisse à m'abattre avec ce procès, et, au passage, cela m'avait permis de révéler les méfaits de Kerry Packer et Rupert Murdoch (d'ailleurs tous deux anciens élèves de l'internat de Geelong, la crème de l'Australie), une occupation toujours très dangereuse pour un père de famille, et apparemment terrifiante pour tous ceux qui comptaient s'appuyer sur lui. Alors que les portes des médias de grande diffusion se fermaient devant quiconque se montrait assez naïf pour écrire la vérité, je publiais encore un "Blog low-tech", une lettre d'information imprimée sur papier acide, lue par tout le petit milieu de la presse parlementaire de la capitale, sans compter la totalité du Parlement. Ne me demandez pas comment nous arrivions à payer nos factures d'électricité.

Je travaillais comme journaliste dans un pays où le flux de l'information était contrôlé par trois groupes. Leur capacité de manipuler la "vérité" vidait plus ou moins le droit de vote de tout son sens, mais je demeurais un homme de presse dans l'âme. Je faisais de mon mieux. Dans mon "Blog low-tech", je révélais toute la lâcheté des reportages des médias australiens face aux mensonges étatiques concernant les réfugiés qui s'étaient entassés à bord de l'*Oolong*, condamné à un destin tragique.

"J'ai du mal à comprendre comment d'authentiques réfugiés pourraient jeter leurs enfants par-dessus bord", a déclaré notre Premier ministre.

Une fois encore, comme en 1975, nous étions en présence d'un mensonge aux proportions colossales, digne d'un Goebbels. Le quatrième pouvoir a fait croire à un pays entier que ces réfugiés étaient des bêtes sauvages et des salauds. Et ils sont encore plus d'un à le penser.

Pourtant, ces réfugiés avaient leur place ici. Ils se seraient sentis chez eux en compagnie des meilleurs d'entre nous. Nous avons

un long passé de courage et d'endurance, d'inventivité face à l'isolement et au péril de mort. Mais en même temps, nous avons malheureusement cédé à la lâcheté, à la flagornerie, à la criminalité, à la médiocrité et à l'abus de confiance, le tout à un degré proprement atterrant.

J'étais en surpoids, le souffle un peu court, mais fier d'avoir été traduit en justice et vilipendé, d'être un objet de mépris et traité de loser par ces copieurs de communiqués de presse. J'y puisais un certain réconfort, ce qui était toujours bon à prendre, sachant que, du réconfort, il n'y en avait nulle part ailleurs. Ainsi que j'en aurais confirmation au cours des semaines à venir, aucun de mes anciens camarades de jeu ne viendrait me délivrer du lent travail de sape et de l'avilissement du chômage.

Un hôtel cinq étoiles, le lieu peut paraître mal choisi pour qu'un paria débraillé de mon espèce viennoise y lécher ses blessures, mais le Wentworth était le repaire favori de mon vieux camarade Woody "Wodonga" Townes. Mes amis les plus chers affichent tous un amour immodéré de la parlotte et de la bouteille, mais parmi cette troupe souvent brillante, c'était Woody Townes qui possédait le plus de cran et de ténacité. Tous les jours, il avait suivi les débats à l'audience, quand bien même cela lui imposait de prendre l'avion, sept cents kilomètres de vol depuis Melbourne. Quel que soit mon combat, il était toujours là, à mes côtés. Et, après avoir enduré les attaques de la presse, je l'ai trouvé là où je savais qu'il serait, là où il m'avait attendu, tous ces après-midi si pénibles ou presque, sa carcasse bien en chair engoncée au fond d'un petit siège en velours, dans ce qu'on appelait le Garden Court. À la seconde où il m'a repéré, il a servi le champagne, de sa main gauche. La pose était caractéristique : une jambe massive et animale croisée sur une cuisse lustrée, le coude gauche levé, comme pour repousser les attentions malvenues d'un serveur trop empressé.

J'ai examiné les chevilles blanches et nues de mon ami dévoué, son tour de taille imposant, son cou épais, ses joues très rouges, et j'ai songé, ce n'était pas la première fois, que c'est tout le talent de cette ville de Melbourne que de pouvoir engendrer ces personnages extraordinaires très XVIII<sup>e</sup> siècle. En d'autres lieux, face à une concurrence plus féroce, ils auraient cédé sous le poids de la vie, mais ici, dans le Sud, dans ce qu'on appelle le quartier "parisien" de Collins Street, rien n'aurait pu freiner son expansion et

l'empêcher d'occuper tout le cadre. C'était une gravure du caricaturiste Gillray – mélange de complaisance, de conviction et de pouvoir.

Mon camarade était “promoteur immobilier” de son métier, et je l'imaginai parfois impliqué dans les transactions douteuses de sa caste. Mon épouse voyait en lui une créature repoussante, mais ne s'était jamais accordé la chance de mieux le connaître. C'était à la fois un homme riche et un courageux soldat de la gauche. Un défenseur digne de confiance des causes impopulaires et (alors qu'il était sans nul doute dur d'oreille) le président de la South Bank Opera Company. Il apportait son soutien financier à au moins deux compositeurs de musique sérielle qui, sans lui, auraient fini professeurs de solfège dans le secondaire. Et il avait aussi financé ma pièce de théâtre, vouée à l'échec. Woody était capable de s'exprimer avec la dernière grossièreté. Il lui arrivait de gâcher les effets de sa philanthropie en exigeant d'être payé de retour, *via* quelques menus services, mais on pouvait compter sur lui pour affronter l'injustice, tant sur le plan physique que sur le terrain judiciaire. À une époque où le Parti travailliste australien grouillait de carriéristes en col blanc tout droit sortis de l'université, Woody était de la vieille école – il ne craignait pas d'assumer les conséquences de ses convictions.

— Qu'ils aillent tous se faire mettre, s'écria-t-il, et il a enfoncé la bouteille de champagne dans le seau à glace.

Cela résumerait à peu près le contenu de notre conversation et, trois bouteilles plus tard, après plusieurs tournées d'amuse-gueules chichiteux, il a demandé l'addition, payé avec un rouleau de billets de cinquante, m'a fourré dans un taxi et m'a tendu un bon de Cabcharge pour que je le signe à l'arrivée.

— Pas question de capituler, m'a-t-il fait, ou une formule de ce style.

Pour rejoindre notre maison de Rozelle, ce n'était qu'un bref trajet, en traversant l'Anzac Bridge. C'était là que m'attendait ce que j'avais de plus précieux dans l'existence, mon épouse, deux filles, sauf que... dans l'étroit passage qui mène à notre maison mitoyenne un peu froide et humide, se dressaient, par un hasard pernicieux, cinq cartons de mon livre, déposés l'après-midi même, en toute malveillance.

C'était pour que je les pilonne moi-même?

N'était-ce pas hilarant, que mon éditeur, avec sa face violacée et sa grande maison à Pymble, ait pris la peine et endossé la dépense de me les envoyer jusqu'à mon humble porte? J'en riais tellement que c'est à peine si j'ai réussi à transporter ce fardeau dans la maison. Apparemment, mes filles m'ont vu faire et se souciaient si peu de me savoir en perdition qu'elles sont montées directement regarder les Kardashian à la télé. Claire devait être par là, quelque part, mais pour l'instant j'ignorais où. Je me préoccupais bien plus d'appliquer la décision de justice.

Je n'ai jamais su allumer un barbecue. Je n'étais franchement pas un manuel. C'était ma Claire, si athlétique, qui maniait la perceuse électrique, pas moi.

Naturellement, avec l'allume-feu, j'ai surcompensé. Ai-je vraiment inséré un allume-feu en cadeau gratuit dans chaque exemplaire? Était-ce histoire de rire? Comment le saurais-je? Que je mette le feu à mes propres bouquins, cela ne relevait pas nécessairement de l'apitoiement sur soi ou du pathétique, mais il était certainement stupide ou du moins peu judicieux d'ajouter un litre d'essence à ces flammes timides. Je n'étais pas préparé à la force, à la violence, au grand souffle qui m'a décollé les sourcils et s'est emparé des basses branches de notre bien-aimé jacaranda.

Alors que les flammes rampaient depuis les branches vers l'extension du deuxième étage, j'aurais dû attraper le tuyau d'arrosage et les éteindre – les gens insistent tout le temps là-dessus. Parfait, mais ces amis très chers n'ont pas vu ce que j'ai vu. J'avais arrêté ma décision. J'ai préféré la vie humaine au bien immobilier. Je me suis précipité au premier et j'ai arraché deux spectatrices aux Kardashian. Oui, mes bébés étaient des adolescentes. Oui, elles ont résisté, mais l'heure n'était pas aux explications et je n'avais pas d'autre choix que de les traiter sans ménagement. Apparemment, je dégageais une odeur qui était "comme un mélange de bar à bière et de tondeuse à gazon". Je les ai poussées à toute vitesse dans la rue et les ai laissées là, hurlantes.

J'ignore ce qui s'est passé ensuite, mais sans trop que je comprenne comment, le voisin, un rédacteur publicitaire, m'a volé mes filles et, peu après, la brigade des pompiers de Balmain m'écartait, traînait ses tuyaux d'incendie crasseux dans notre hall

d'entrée, et Claire, ma femme, mon réconfort, mon amante, mon amie m'attendait.

L'épisode suivant doit rester confidentiel, cela ne regarde pas nos enfants. Mais jamais je n'oublierai ce qui s'est dit, au mot près.